

## Ethique de l'Intelligence collective

Pierre Lévy

### L'intelligence collective et le langage

L'intelligence est une puissance d'auto-création. En termes cognitifs, elle se traduit par une capacité *d'apprentissage autonome* et en termes historiques par un processus d'* volution*. L'intelligence émerge de processus d'interaction circulaires et auto-producteurs entre un grand nombre de systèmes complexes. Ainsi, un écosystème, une espèce vivante, une société animale, une société humaine, un organisme, un système immunitaire ou un cerveau peuvent être dits "intelligents". En effet, ils sont engagés, avec leurs environnements, dans des processus entrecroisés d'auto-production et d'évolution (ou d'apprentissage).

L'intelligence est toujours le fait d'un collectif nombreux et interdépendant : collectif d'idées, de pensées, de modules cognitifs, de neurones, de cellules, d'organismes, d'espèces, etc. Le terme "intelligence collective" est donc un pléonasme. Mais nos préjugés culturels nous inclinant à nous imaginer que l'intelligence serait la propriété d'*individus*, je préfère ajouter l'adjectif "collectif" afin de qualifier correctement la puissance d'auto-création, qu'elle soit biologique ou culturelle.

Si l'intelligence collective est largement distribuée dans la nature, l'intelligence collective *humaine* possède certains traits qui en font une exception. Elle prolonge, comme une pointe innovante et avancée, l'évolution des formes d'intelligence dont elle est le produit. L'humanité fait surgir une vitesse et une intensité d'autocréation inédite avant elle. Certes, les sociétés animales et la communication élaborée entre organismes existaient bien longtemps avant l'apparition de notre espèce en Afrique de l'Ouest il y a plus de cent mille ans, mais le langage et l'ingéniosité coopérative de l'*homo sapiens* lui ont permis de développer un rythme d'invention (et des mécanismes de transmission des inventions) inconnu des sociétés d'abeilles, de fourmis ou de mammifères. De plus, contrairement à l'intelligence collective des sociétés d'insectes, *l'intelligence collective humaine s'accroît de la liberté et de la responsabilité de ses membres et les enrichit en retour*.

Seuls dans le règne animal, les êtres humains sont capables d'apprendre *en tant qu'espèce*. C'est la signification même de la culture. Parce qu'elle est culturelle, l'intelligence collective humaine se perfectionne. Elle travaille, et cela de plus en plus délibérément depuis quelques siècles, à sa propre amélioration. Les grandes religions éthiques et universalistes, les philosophies, les mouvements d'émancipation politique, l'inventivité économique, le droit et l'entreprise technoscientifique travaillent toutes, chacune d'une manière différente, à augmenter la puissance humaine, autrement dit ses capacités d'intelligence collective.

Depuis quelques dizaines d'années, notre espèce a accompli un saut d'intelligence collective dont l'expansion du cyberspace est à la fois le signe et l'instrument. L'abandon des dogmes et des méthodes autoritaires de planification laissent la place à des processus de coopération compétitive et de compétition coopérative dans la production de savoirs. La puissance s'obtient de moins en moins en exigeant l'obéissance dans des pyramides de pouvoirs bureaucratiques mais plutôt en cultivant l'art de multiplier les intelligences les unes par les autres, par l'invention de jeux où les gagnants sont ceux qui valorisent le mieux l'intelligence disponible autour d'eux et coopèrent le plus efficacement. Des formes institutionnelles et des techniques de communication adéquates permettent de mettre en

commun et de stocker la mémoire, de partager la perception et l'imagination, de mieux coordonner l'action, de mettre en synergie les compétences en temps réel. A l'horizon de ces évolutions, le monde virtuel du langage s'interconnecte dans le cyberspace jusqu'à constituer l'unité et la diversité vivante de la noosphère : la vie de l'esprit.

Les grandes étapes de l'évolution culturelle correspondent à des *mutations dans les processus d'intelligence collective*, presque toujours liés (d'une manière complexe, et sur le mode de la causalité circulaire) à des mutations dans la vie du *langage*. En effet, le langage est précisément ce qui rend la culture - c'est-à-dire l'intelligence collective travaillant délibérément à son propre perfectionnement – possible. En suivant la ligne de l'évolution culturelle (c'est à dire de l'histoire humaine dans ce qu'elle a de plus profond), on découvre donc que quelques grandes inventions logotechniques ont profondément affecté les modes de création, de reproduction et de diffusion des formes culturelles, conférant à chaque étape plus de puissance à l'intelligence collective. Tout d'abord, *l'écriture* a donné au langage une *mémoire* et une présence autonome, indépendantes du souffle ou du corps de la personne qui parle. Puis, *l'alphabet* a rendu l'écriture *universelle*, accessible à tous. Ensuite *l'imprimerie* a fourni aux formes de langage un moyen de *reproduction* automatique. *L'interconnexion des ordinateurs*, finalement, crée un milieu ubiquitaire pour tous les signes culturels, leur reproduction, leurs mutations accélérées. Elle leur donne surtout une *puissance d'agir autonome*, sous la forme du *logiciel*. Dans cette perspective, toutes les formes de communication électronique, du télégraphe à la télévision, en passant par le téléphone, l'enregistrement du son et la radio, n'ont été que des organes embryonnaires qui convergent aujourd'hui dans le grand corps virtuel du cyberspace, une sphère d'intelligence collective en expansion accélérée, omniprésente et sans limites composée de signes agissants et interconnectés.

Le tableau ci-contre présente les grandes avancées de l'intelligence collective humaine corrélées aux mutations de la vie du langage telles qu'elles se distribuent dans différentes dimensions économiques, politiques, religieuses, cognitives, spatiales et temporelles. Le contenu en est bien connu, sauf pour ce qui concerne la dernière colonne de droite, dont cet ouvrage a présenté quelques aspects. Contentons-nous de signaler que ce tableau présente une matrice de possibilités et de conditions plutôt qu'un schéma de causalité déterministe. Par exemple, l'alphabet a *rendu possible* la citoyenneté puisqu'il autorise la lecture de la loi par le plus grand nombre. Mais il ne *détermine* pas automatiquement l'égalité de tous devant la loi, ou encore la démocratie, comme le démontrent une foule d'exemples historiques.

**Tableau des civilisations de l'oralité, de l'écriture, de l'alphabet, de l'imprimerie et du cyberspace**

	<i>Oralité</i>	<i>Écriture</i>	<i>Alphabet</i>	<i>Imprimerie</i>	<i>Cyberspace</i>
<b>Économie</b>	chasse cueillette	agriculture élevage	commerce, monnaie	industrie de masse, marché mondial, capitalisme	intelligence et créativité collective. "nouvelle économie" des idées.
<b>Politique</b>	tribu	État, loi, justice	cité, citoyenneté, démocratie	opinion publique, démocraties modernes, droits de l'homme	vers une confédération mondiale à démocratie électronique
<b>Religion</b>	animisme	polythéisme à	monothéisme bouddhisme	réforme, religions du salut terrestre	syncrétisme planétaire

		clergé		(libéralisme, socialisme...)	orient / occident. évolutionnisme
<b>Savoirs</b>	mythes	savoirs systématiques	sciences et philosophies rationnelles à prétention universelle	science expérimentale moderne, technoscience	Production de connaissance par l'ensemble de la société (économie de l'information) Omnivision.
<b>Espace</b>	cosmos centré	territoire	universel abstrait	interconnexion de la planète	Espace virtuel : le vrai territoire est sémantique
<b>Temps</b>	cycle	histoire	conscience de l'histoire	révolutions (politiques, scientifiques, industrielles)	temps réel
<b>Domination</b>		grandes civilisations de l'écriture : Égypte, Mésopotamie, Chine	empires alphabétiques: Alexandre, César, Mahomet	civilisation de l'imprimerie: l'Europe	civilisation de l'ordinateur et des réseaux: l'Amérique Monde ?

Utilisant le médium du cyberspace, la civilisation qui vient poursuit délibérément le perfectionnement de l'intelligence collective. Cette quête, qui se manifeste notamment dans le devenir de la cyberdémocratie, ne peut se dissocier d'une *éthique*.

## Les deux cités : fondements religieux du politique

Dans ses *Trois discours sur la condition des grands*<sup>[1]</sup>, Blaise Pascal, reprenant une vénérable tradition chrétienne, distingue deux royaumes : celui de la concupiscence et celui de la charité. Le royaume de la concupiscence est régi par les appétits de gloire et de possession, par les ambitions, les haines et la recherche du pouvoir. C'est la cité des conventions, variables et temporaires, des hiérarchies et des classes sociales, le règne des *apparences*. Le royaume de la charité, en revanche, est fondé sur la générosité, la gentillesse, la puissance de créer, de connaître et de servir. Au-delà des apparences, des conventions sociales et des préjugés, toutes les âmes y participent à égalité du même principe transcendant.

Pascal introduit cette distinction pour avertir le jeune homme qu'il instruit - et qui est amené à exercer un pouvoir fondé sur la noblesse héréditaire et la richesse - que sa juridiction devra se limiter au royaume de la concupiscence. Dans le royaume de la charité, pouvoir, titres et fortune n'ont plus aucune valeur. Les critères d'appréciation y sont tout autres. Or, selon Pascal, comme d'ailleurs selon la plupart des traditions de sagesse, le royaume de la charité est le seul *réel*, celui qui compte vraiment.

Cette distinction entre les deux royaumes ne mène nullement Pascal à *condamner* l'ordre des apparences, de l'avidité et du pouvoir, mais plutôt à le relativiser, à le rendre le plus transparent possible pour que le royaume de la charité, le "fond" véritable, puisse surgir.

Le royaume de la charité reste secret parce qu'il ne peut être identifié facilement à aucune "catégorie". Ce n'est pas un parti politique, puisqu'on trouve des gens de bonne volonté dans presque tous les partis. Ce n'est pas une religion particulière, puisque toutes les religions comptent des personnes sincèrement dévouées au bien d'autrui. Ce n'est pas une profession, puisque dans chaque métier, dans chaque fonction, des personnes prennent leurs responsabilités et sont attentives aux répercussions de leur travail sur le milieu qui les entoure. Ce n'est évidemment pas une classe sociale puisque l'honnêteté et l'hypocrisie se distribuent à peu près également dans toutes les couches de la société. Ce ne sont même pas des *personnes* que l'on pourrait classer et juger "charitables" ou "concupiscentes". Ce sont des *actes* qui participent d'un royaume ou de l'autre, parce qu'ils sont inspirés par la réalité ou par l'apparence. Les actes s'enchaînent les uns aux autres le long de réseaux invisibles et compliqués. Les actes donnent l'exemple à d'autres actes, ils se reflètent de mille manières au sein du même esprit et d'un esprit à l'autre, leurs effets se diffractent, se propagent et entraînent des conséquences qui déclenchent d'autres actes, et ainsi de suite. Les choses se passent à cette échelle moléculaire des *actes* que les concepts politiques ou sociaux habituels ne permettent pas de saisir. Des circuits d'actes entrelacés dessinent ensemble un écosystème instable partiellement auto-reproducteur et infiniment complexe. L'implication réciproque de ces processus d'entre-déclenchement d'actes compose le système cognitif collectif qui produit, perçoit et connaît le monde humain. Du côté de la concupiscence, habités par des images de satisfactions illusoire et à court terme, les actes réagissent quasi automatiquement à d'autres actes. Du côté de la charité, les actes s'orientent vers des finalités à très long terme tout en se connectant intensément aux réseaux de causes et de conséquences qui les environnent. Ces actes "savent" qu'ils contribuent à composer l'intelligence collective et son monde. Ils sont donc, contrairement aux actes inspirés par la peur et l'avidité, pourvus d'un certain degré d'autonomie et de finalité consciente.

Criard et tape à l'œil, l'empire des apparences, du pouvoir et des hiérarchies *cache* un royaume de la charité qui ne respandit doucement qu'aux yeux les plus exercés. Une lutte contre la république des passions insatiables et du mépris, une révolte violente contre son ordre arbitraire et transitoire ne ferait que le rendre plus opaque encore. Une telle guerre mènerait les humains à soustraire l'énergie vitale qu'ils doivent à la cité des âmes interconnectées pour alimenter les circuits parasites de la lutte pour le pouvoir, les richesses et la célébrité. Au royaume des apparences, il ne faut donner que des apparences : le respect de conventions. Désertir le pouvoir - plutôt que de le combattre - serait donc la meilleure manière de faire vivre une société humaine qui aurait surmonté la ronde infernale des jalousies et la lutte de tous contre tous.

Intérieurement déserté, le monde des apparences ne doit cependant pas être ignoré dans la pratique. En particulier, le souci de l'amélioration progressive et pacifique des lois et des institutions marque l'intérêt des gens de bonne volonté pour l'incarnation économique et politique des relations humaines. Les habitants "éveillés" (conscients) du royaume de la charité peuvent participer aux jeux du royaume de la concupiscence, non pour y occuper quelque place en vue ou pour le douloureux plaisir de s'y battre, mais afin de faire évoluer doucement les idées, les institutions et la culture dans le sens d'une émancipation indéfiniment continuée de l'espèce humaine. Leur engagement n'est pas celui d'un "camp" contre un autre. Il n'y a pas de vérité à faire vaincre ni d'erreur à éliminer puisque toutes les idées composent ensemble l'harmonie chaotique de l'intelligence collective qui évolue et se raffine depuis le surgissement du langage. L'engagement inspiré par la charité s'exerce donc dans un esprit non dogmatique de dialogue et de curiosité bienveillante. Tendus vers un apprentissage ouvert, sans finalité arrêtée, les sujets du royaume invisible tissent chaque jour davantage de diversité et participent ainsi à la croissance de l'intelligence collective.

Ces considérations sur les deux royaumes ne nous ont pas éloigné de la philosophie politique puisque nous traitons ici du thème fort classique des *fondements religieux du politique*. Avant de développer plus avant mon point de vue sur ce thème, je voudrais le distinguer le plus nettement possible de deux autres approches des rapports entre politique et religion.

La première de ces approches consisterait à faire de la cité réelle une représentation, un symbole,

une incarnation visible du royaume invisible. Cette version des rapports entre le gouvernement effectif et le monde invisible a trouvé ses plus belles manifestations dans les anciens empires Egyptiens, Mésopotamiens, Chinois, Japonais, ainsi que dans les grandes civilisations précolombiennes. Ce mode de relation entre les deux "royaumes" correspond à l'époque de l'écriture idéographique : le visible y est l'image active, efficace, de l'invisible. Le Pharaon, l'Empereur ou le Roi semi-divin sont en position de faire communiquer le ciel et la terre. La structure politique a ici pour fonction de réunir concrètement les deux faces de l'être. La hiérarchie - de la structure sociale à la forme géométrique de la pyramide - figure et réalise aussi bien le mouvement ascensionnel de l'esprit humain que la diffusion des bénédictions des hauteurs de la divinité vers la multitude innombrable des êtres. La pyramide monte vers le ciel et le Sphinx tourne éternellement notre attention vers le soleil levant. Le cérémonial, le luxe, la magnificence qui entoure la royauté font rayonner la dimension sacrée de l'existence.

Dans de tels régimes de royauté sacrée, la forme du gouvernement et l'organisation sociale sont des analogues actifs et bien visibles de deux autres structures, plus cachées : celle de l'univers et celle de l'âme humaine. Ainsi, en étant engagé dans une telle société, même le sujet qui ne possède pas la connaissance complète des enseignements ésotériques des scribes et des prêtres concernant la sagesse, les sciences et la cosmologie, participe néanmoins d'un ordre vaste et signifiant qui fait écho à d'autres ordres, plus profonds. La structure sociale s'apparente à un discours montant et descendant, à un dialogue, à une vivante dialectique dont chaque sujet, chaque acte ritualisé constitue un signe vivant. Inséré dans un tel ordre, chaque acte devient la petite étincelle interconnectée d'un immense symbole efficace, le geste élémentaire d'un monde sacré qui se signifie lui-même et se reflète à l'infini dans toutes les dimensions de l'être.

Il faut d'abord apprécier la beauté et la vérité d'un tel régime politique avant de choisir un type de gouvernement plus propre à faire avancer l'humanité sur la voie de l'émancipation. La critique de la coïncidence effective des deux royaumes commence avec l'alphabet. Sorti d'Egypte, Moïse substitue à l'image visible et statique de l'ordre divin une divinité sans nom prononçable et sans image qui lance l'humanité sur un chemin de libération et de progrès moral indéfini. Pour la religion alphabétique la "loi" est un projet toujours à reprendre, un mouvement d'apprentissage sans fin en direction d'une élévation morale et d'une harmonie collective qu'aucune étape temporaire ni aucun ordre local ne doivent figer. La personne de Jésus résulte de cet effort continu, générations après générations de rabbins, pour réaliser autant que possible le meilleur type humain. Le fondateur du Christianisme distingue nettement les deux ordres de réalité, dirigeant le regard intérieur vers le "Royaume des Cieux" tout en recommandant de "Rendre à César ce qui est à César". Le Bouddha, quoiqu'héritier de la sagesse des brahmanes hindouistes, fait pourtant de la libération un projet individuel, collectif et universel, désormais indépendant de la structure des castes, de l'autorité traditionnelle des prêtres et du pouvoir des armées. Ni Moïse, ni Jésus, ni Bouddha ne condamnent la cité visible, mais ils libèrent la cité invisible des images et des pouvoirs de quelque empire terrestre que ce soit. Souvenons-nous que le royaume de la charité représente en quelque sorte le pôle attracteur d'un réseau d'actes et de pensées libres, responsables, conscientes, tournées vers l'apprentissage collectif du genre humain. Les religions alphabétiques ont permis au royaume invisible d'être plus actif, d'acquérir une puissance de transformation supérieure à celle des anciennes royautés sacrées.

Dans le même ordre d'idées, la démocratie, la philosophie et la science universelle furent inventées par les grecs alphabétisés, héritiers des anciennes sagesse de l'Egypte, de la Mésopotamie et de la Crète, mais inventeurs d'une nouvelle dimension de l'aventure culturelle. Les Athéniens du 5<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> siècle avant J.C. conçoivent la loi (le *nomos*) comme une création humaine, en principe toujours susceptible d'améliorations, émergeant de la délibération collective dans l'assemblée du peuple et non plus de l'autorité indiscutable des anciens. Même si les Grecs avaient une conception cyclique du temps, ils ont eux aussi mis en branle un processus d'émancipation et d'ouverture de l'esprit humain dont nous ressentons plus que jamais les effets, encore aujourd'hui.

La séparation de l'Eglise et de l'Etat ou, si l'on veut, la distinction des deux cités, vise la liberté de conscience, de culte, de recherche et d'expression. Mais cette liberté ne doit pas uniquement être conçue comme émancipation des citoyens par rapport à l'autorité religieuse. Elle doit aussi être pensée comme moyen de réaliser plus efficacement les véritables finalités de la religion en la soulageant du poids de son implication, souvent compromettante, dans les affaires de la cité, en la dégageant de l'emprise des autorités politiques afin de lui conférer la puissance de résistance et de vision qui doit être la sienne.

Mon approche du fondement religieux du politique n'est donc évidemment pas celle de la royauté sacrée, ni de la monarchie de droit divin. Mais ce n'est pas non plus celle de la médiologie, développée en France par Régis Debray. Selon cet auteur, qui fait jouer une analogie avec le théorème d'incomplétude de Gödel, il est impossible de fonder un système complexe sinon en le complétant par un élément extérieur, supérieur ou transcendant au système lui-même. C'est pourquoi, selon Régis Debray, un ordre politique ou culturel doit nécessairement se fonder sur des propositions indémonstrables, de la nature de la *croyance*. Il ne pourra jamais rendre compte de tout, et notamment pas de lui-même, "rationnellement". Pour durer, il a besoin de faire appel à quelque principe intouchable et fondateur. La religion se trouve donc nécessairement au fondement de l'ordre politique, même s'il s'agit d'une religion sans Dieu, "laïque" ou terrestre comme la République, le Communisme ou les Droits de l'homme. Mais on voit que ce fondement religieux résulte d'une limitation de l'esprit humain et de ses possibilités logiques. Pour Régis Debray, le fondement religieux signale une impuissance. La vérité transcendante serait une *illusion nécessaire* et non pas une source créatrice ou émancipatrice. Selon cette approche, qui a plus d'une relation avec la conception marxiste ou matérialiste de l'histoire, ce sont les rapports de force, les hiérarchies de pouvoirs, les jeux de craintes et d'intérêts, les techniques matérielles qui donnent leur réalité aux idées. La proposition de Régis Debray prend l'exact contre-pied de la vision "folle" ici proposée, qui rejoint d'ailleurs celle de la plupart des grandes traditions de sagesse, selon laquelle c'est au contraire le monde des rapports de force, du pouvoir, de la peur et de la lutte des appétits qui représente l'illusion nécessaire tandis que la réalité fondamentale qui soutient cette illusion reste généralement invisible à la majorité des yeux.

L'invisibilité du Royaume ne tient pas à un quelconque caractère mystérieux, mystique ou irrationnel. Il vient seulement de ce que nos moyens d'observation et nos concepts habituels ne nous permettent pas d'appréhender le réseau d'actes sincères, amicaux, bien intentionnés, intelligents et efficaces qui traverse les personnes comme les catégories politiques et sociales et qui tissent concrètement la société. Nous avons beaucoup de difficultés à "voir" le développement des connaissances, l'accumulation de la mémoire, l'amélioration des coopérations et des communications, l'intelligence collective. Il est beaucoup plus facile et plus "intéressant" d'observer les frasques des stars du divertissement et de la politique, les luttes de pouvoirs, les inégalités de richesse, les accidents, les catastrophes et les guerres, parce que la *figure* spectaculaire, qu'elle soit menaçante ou séduisante, est toujours plus visible que le *fond* qui la nourrit et sur laquelle elle se détache.

La cité idéale de Platon était une aristocratie totalitaire encadrée par des moines-soldats. Nombre d'utopies ont suivi cette ligne autoritaire et fermée, faisant violence à la société. Par contraste, la cité idéale présentée dans cet ouvrage ne présente quasiment aucune différence avec la cité réelle, elle se contente de lui renvoyer, par le moyen du cyberspace, une image de son intelligence collective afin de l'inciter à développer son apprentissage, un peu comme un danseur découvre et améliore devant un miroir la grâce de ses propres mouvements.

Le royaume de la charité n'est pas à construire, il existe déjà. Il y a donc effectivement deux cités. La cité visible, avec ses hiérarchies d'argent, de pouvoir et de prestige, royaume de la pauvreté où chacun se combat et se jalouse sous le regard des médias. Et puis la cité invisible, qui n'est d'aucun parti, avec ses connexions entre les âmes, ses échanges de services et de savoirs, sa richesse débordante, son efficacité discrète, sa vision à long terme, sa compassion pour la souffrance des

êtres. De cette cité du bonheur qui fonde l'existence en société, les médias ne parleront jamais. Sous la République de la vulgarité, au-delà de la ville des illusions, seul le cœur peut reconnaître le cœur, seul le secret peut découvrir le secret. Ce gouvernement puissant mais sans pouvoir, efficace mais invisible, omniprésent mais sans territoire, je le nomme : l'intelligence collective.

Le moment est maintenant venu de renverser la dialectique de la transparence et de l'opacité qui était exposée dans le chapitre sur le nouvel espace public. Oui, la transparence gagne dans le nouvel espace cyberdémocratique. Mais, dans le même temps, il faut remarquer que deviennent surtout visibles le "bon" de la publicité et le "mauvais" des informations médiatiques. Tout acte de communication devient une opération de relation publique, l'élément d'une stratégie d'image, un "positionnement" sur un "créneau marketing", une campagne de propagande. Il n'y a rien de condamnable ici, mais ce qui est rendu transparent : la futilité, la célébrité, le pouvoir, l'argent, le sexe, la violence, l'injustice, la vulgarité, la quête de l'attention... tout cela ne représente que la manifestation la plus visible de l'esprit humain, qu'il ne faudrait pas confondre avec la totalité du réel. Nous entrons bien dans une société de transparence, mais c'est la transparence de la cité tapageuse, horrifiante et séductrice des médias et des auto-médias, la République du narcissisme et des partis en guerre. Le silencieux Royaume du cœur et de l'intelligence collective constitue le fondement obscur, bien caché, de la cité des apparences. Nous sommes souvent fascinés par les ombres fumeuses de la vanité au fin fond de la caverne publique, mais nous pouvons nous retourner sur nous-mêmes pour découvrir le soleil de l'intelligence collective, à qui la cyberdémocratie de l'avenir présentera le miroir de ses mondes virtuels.

## Sorciers et Magiciens

L'on ne peut se contenter de contempler éternellement des idées. Le problème se pose maintenant de passer à l'action. C'est pourquoi je voudrais broser à grands traits le type d'action politique qu'appelle l'idéal de l'intelligence collective. Le lecteur avisé aura compris que l'on ne peut pas - et que l'on ne doit pas - se "battre" pour faire advenir une intelligence collective plus consciente d'elle-même et plus efficace. L'intelligence collective ne dépend pas de l'issue d'une bataille. Elle se sème, s'arrose, pousse, se développe, se sélectionne, s'améliore progressivement... La croissance effective de l'intelligence collective ne dépend donc pas de la victoire d'un certain camp contre un autre mais de la propagation et de la culture de manières pacifiques, dialoguantes et amicales. Elle découle du partage d'une vision vaste, ouverte, tournée vers l'action coopérative et le service mutuel. Autrement dit, la politique de l'intelligence collective est, au sens le plus plein et plus étendu de ce terme, une *éthique*. Afin d'illustrer cette éthique, je vais présenter de manière contrastée deux figures, deux manières d'être dans le monde, deux "personnages conceptuels"[2]. Le premier de ces personnages est le *magicien* (ou la *magicienne*), qui suscite autour de lui le maximum d'intelligence et de création collective. Par opposition, le *sorcier* (ou la *sorcière*) commet des actes dont l'effet, à plus ou moins long terme, est la destruction du tissu d'intelligence collective qui l'entoure. Bien entendu, nous avons tous, à divers degrés, un potentiel de sorcellerie *et* de magie. Il ne tient qu'à nous de développer l'un ou l'autre.

Commençons par décrire le sorcier. Le sorcier est un "réaliste". Pour lui, la vie humaine se ramène essentiellement à une lutte pour le pouvoir, la domination, le contrôle. C'est cette approche fondamentale qui guide son interprétation du monde aussi bien que sa propre conduite : il voit partout, vit constamment et dénonce inlassablement des "relations de pouvoir". Parmi toutes les actions et rapports dans lesquelles il est engagé, le sorcier ne raisonne qu'en termes de défaite et de victoire, son but étant évidemment de "gagner" toujours, donc d'infliger des défaites à ceux qu'il désigne comme ses ennemis. Et tous ses alliés peuvent un jour ou l'autre se transformer en ennemis, une fois qu'il les a utilisés.

Le réalisme du sorcier justifie également une de ses maximes fondamentales : "C'est le résultat

qui compte". Pour le sorcier, qui a bien souvent les mots de droit et de justice à la bouche, le comportement éthique est essentiellement une manière - consciente ou inconsciente - de déguiser ses véritables intentions, d'habiller son ressentiment.

Face à la souffrance, le sorcier *dénonce les coupables*. Il accuse de préférence tous ceux qui manifestent une puissance réelle ou supposée, quelque soit la forme de cette puissance (physique, économique, sexuelle, intellectuelle, artistique, esthétique, spirituelle, technique, politique, etc.). Ce faisant, il fait naître autour de lui la jalousie et le ressentiment. Selon les sorciers, nous ne sommes pas co-responsables, vous et moi, de l'état du monde. Nous en sommes seulement les *victimes*. Les coupables, ce sont les "autres", les *ennemis* : les riches, les capitalistes, les spéculateurs, les étrangers, les juifs, les intellectuels, les communistes, les prêtres, les hérétiques, les infidèles, les athées, les hommes, les femmes, les sorciers... (rayer la mention inutile). Les sorciers organisent des chasses aux sorcières.

Ils jettent généralement autour d'eux une atmosphère lourde, sérieuse, ennuyeuse, prétentieuse. Ils culpabilisent. Quel que soit le sujet dont ils parlent, ils proclament explicitement ou sous-entendent habilement : "C'est grave !" Les sorciers nous mettent la mort dans le cœur. Ils suscitent notre orgueil, notre jalousie, notre avidité, notre haine et surtout, souvent à découvert, mais plus encore par des voies secrètes, notre *peur*, pour mieux nous manipuler. Terroristes ou distillateurs sournois d'une angoisse diffuse, les sorciers cultivent la frayeur.

Le sorcier jalouse la richesse, l'intelligence, la créativité, la beauté, l'amour ou toute autre forme de grandeur ou de puissance dont il s'imagine que les autres jouissent. Le sorcier n'est si avide que parce que son cœur, étant quasiment mort, n'est presque pas en contact avec la source et ne peut donc rien créer par lui-même. Le ressentiment le pousse à stériliser, d'une manière brutale ou subtile, la puissance de ceux qu'il envie et à détourner à son profit les diverses richesses, matérielles, intellectuelles ou spirituelles de ses adversaires auxquels, bien souvent, il sourit hypocritement. C'est ce *pouvoir stérilisant* qui est la marque propre de la sorcellerie et qui permet de la reconnaître à coup sûr. A plus ou moins long terme, le sorcier épuise son environnement. Il laisse derrière lui des champs de ruines, que ce soit dans les familles, les entreprises, dans la cité ou dans le monde. Hitler, Staline ou Mao sont des super-sorciers. A la mesure de l'avidité qu'ils investissent dans leur recherche, les sorciers obtiennent du *pouvoir*, beaucoup de pouvoir.

Si les sorciers sont réalistes, les magiciens sont idéalistes. Idéaliste ne veut pas dire stupide. Le magicien sait parfaitement que la lutte pour le pouvoir est bel et bien une composante inéliminable de la nature humaine. Il est capable de la repérer autour de lui et d'en reconnaître les effets désastreux. Toute réflexion politique contemporaine se situe "après Machiavel". Machiavel, selon qui la politique est affaire de lutte de pouvoirs et de tromperies, a sans doute raison. Mais Machiavel n'explique pas tout, et sans doute pas l'essentiel. Il faut compléter Machiavel par Sun Tseu. L'univers du magicien est beaucoup plus vaste que le monde machiavélique du sorcier. Il s'emploie donc à sublimer l'agressivité ambiante en luttes de plus en plus subtiles et virtuelles, de moins en moins violentes, à les canaliser dans le droit, à les symboliser par des jeux et des rituels. Pour lui, l'agressivité est une énergie à employer et non pas une pulsion à satisfaire. Plutôt que le *pouvoir stérilisant*, c'est la *puissance* créatrice, fertilisante et fécondante qu'il détecte partout, valorise, rend visible et cultive avec passion.

Dans l'écologie cognitive et pragmatique du monde humain, tous les actes sont en relations complexes le long de réseaux d'interdépendances et d'engendremens réciproques. Le magicien sait que nous construisons continuellement notre environnement par nos interprétations, nos paroles et nos actes. C'est pourquoi il porte beaucoup plus d'attention à l'exemple donné, au type de comportement et de signification propagé par nos paroles et nos actes qu'au "résultat". Le prétendu résultat n'est jamais qu'un découpage partiel et instantané au sein d'une situation plus étendue dans l'espace, dans le temps et dans l'univers de la signification. L'enjeu des situations est toujours la création de signification, l'effet sur la production de sens à grande échelle de l'intelligence collective,

et non pas une quelconque "victoire", égoïste et à courte vue. Dans ses relations avec le monde et les autres, le magicien ne raisonne donc pas en termes de défaite et de victoire mais d'apprentissage mutuel, d'interprétation et de propagation de sens.

Le magicien souffre, comme tout le monde, mais il n'entretient pas de ressentiment. Face à la souffrance, plutôt que de dénoncer des coupables, il entre en sympathie avec ses semblables, prend conscience de sa propre responsabilité et aide les autres à faire de même. Il cherche à comprendre au lieu d'accuser. Là où le sorcier nous désignait des ennemis, le magicien nous présente des amis, à commencer par nous-mêmes.

Les magiciens répandent autour d'eux une atmosphère légère et joyeuse, intéressante, pleine d'humour. Parce qu'ils savent que les êtres humains sont paralysés par la peur, ils disséminent le courage tranquille et la confiance. "Ce n'est pas si grave..." Les magiciens nous mettent la vie dans le cœur. Ils se réjouissent de nos succès et suscitent en nous l'appréciation des réussites des autres. Ils ne nous flattent pas, mais touchent notre cœur. Ils nous inspirent par leur exemple une honnêteté qui ne doit rien à la peur du qu'en dira-t-on.

Alors que le sorcier détruit et ternit, le magicien fonde, bâtit et fait rayonner. Il enrichit en retour l'environnement qui le fait vivre. La marque propre de la magie est la *puissance fécondante*. Parce qu'ils poursuivent activement la puissance, en eux et chez les autres, les magiciens sont à la source d'une immense puissance.

La vraie partie d'échecs ne se déroule pas entre pauvres et riches, gens de gauche et gens de droite, entre capitalistes et socialistes, entre étrangers et nationaux, entre mâles et femelles, entre Orient et Occident, entre Tiers-monde et pays du Nord. Toutes ces luttes se situent dans le royaume des apparences. La vraie partie se déroule entre les magiciens et les sorciers, qui sont distribués absolument partout, dans toutes les religions, dans toutes les nationalités, dans tous les sexes. Les sorciers se font la guerre entre eux pour capter la puissance des magiciens. Ils aimeraient bien aussi que s'étire un interminable conflit officiel entre les magiciens et les sorciers, qui leur permettrait d'attirer les magiciens sur le terrain du pouvoir et ainsi de les détruire en tant que magiciens. Mais les magiciens *refusent le combat*. C'est leur manière de jouer la partie. Si les magiciens faisaient la guerre aux sorciers, ils les nourriraient de leur puissance. Se détournant du combat, concentrant leurs efforts sur la puissance créatrice de l'intelligence collective, les magiciens s'associent entre eux. Ils contactent le magicien qui se trouve en chaque être et s'entraînent à faire naître ensemble, seconde après seconde, le monde le plus beau et le plus vivant possible.

Les ruses et les pouvoirs des sorciers obligent les magiciens à devenir de plus en plus experts dans leur art, qui consiste à reconnaître la dimension de sens la plus vaste dans toute situation. Les magiciens ont pour instructeurs des maîtres magiciens, mais ils sont aussi exercés et entraînés par l'armée déchaînée de tous les sorciers. La révolution de l'intelligence collective n'a pas d'ennemis.

A la politique de "force contre force" des sorciers, les magiciens substituent une politique cognitive. Ils produisent la connaissance la plus fine, la plus subtile, la mieux capable de s'associer à d'autres connaissances. Dans la pratique de cette politique cognitive, ils ne cherchent aucunement à conquérir les esprits ou à démontrer la vérité de leurs idées mais plutôt à développer en eux et autour d'eux la capacité d'interprétation la plus ouverte possible. Pour les magiciens idéalistes, les idées sont très importantes, mais non pas comme des armes, des trophées ou des cuirasses intellectuelles : idées-soldats ou idées-fétiches des sorciers. Les idées des magiciens seraient plutôt comme des graines de mondes futurs qui se sèment, se trient, se croisent, se sélectionnent et s'améliorent continuellement dans un réseau ouvert de transmission et de dialogue... Les humains s'échangent des idées, de fleur d'esprit en fleur d'esprit, dans l'atmosphère commune de l'intelligence collective.



	<b>Magiciens</b>	<b>Sorciers</b>
<b>Politique</b>	Puissance	Pouvoir
<b>Ethique</b>	Idéalisme	Réalisme
<b>Vie de l'esprit</b>	Fécondité	Stérilité

## L'art du dialogue

Le pouvoir et l'argent ne donnent aucun privilège dans une communauté virtuelle ou bien dans un groupe où circulent par capillarité de réseau des flots de courriers électroniques et de contributions à des listes de diffusion. L'arrogance résiste mal à un groupe de discussion bien informé. L'insulte ou le mépris sont mal vus dans les forums électroniques. Chacun est obligé de savoir de quoi il parle et de bien se comporter. Le moindre de nos mouvements d'humeur est apparent dans notre style, comme notre manière de nous adresser à nos interlocuteurs. Quelque soit notre statut, nous n'avons plus le droit de disqualifier le problème ou la question de l'autre. Internet nous civilise : *l'autre* s'approche de nous, tout près, dans le nœud du langage. Nos corps de langage y sont entrelacés et redistribués par des échanges de courriers, des liens hypertextes et des moteurs de recherche donnant des réponses à des milliards de questions.

L'éthique de l'intelligence collective est une éthique du dialogue, une sorte de netiquette suprême. C'est pourquoi je vais tenter, pour finir, de résumer les principes essentiels de cette *éthique du dialogue*, qui est la fine pointe de la cyberdémocratie.

Le fondement de cette éthique doit être bien compris, car tout le reste en découle : il s'agit du *caractère non-objectif de la signification*. Non seulement les êtres humains produisent leur univers pratique par la technique et l'économie, mais ils secrètent en outre leur univers sémantique par le langage et l'ensemble des systèmes symboliques de la culture. Le sens n'est pas quelque chose de donné dans l'univers matériel, dans le monde physique "extérieur". Il se construit dans l'entrelacement des esprits humains. En outre, il est d'expérience courante que des cultures différentes produisent des univers de sens différents. Et finalement, au sein même d'une culture, ou au croisement de plusieurs lignées, selon la singularité de leur être et de leur parcours, les humains interprètent différemment les mêmes événements. La signification n'existe que dans l'esprit. Elle est créée et détruite par l'esprit, ce qui ne veut évidemment pas dire, loin s'en faut, que nous soyons toujours libres de nos interprétations ! L'esprit a ses inerties, ses raideurs, ses blocages, son inconscient... Il revient au même de dire que la signification n'existe que dans l'esprit ou bien que les humains vivent dans un univers de signification qu'ils contribuent à créer, chacun à leur manière. Le sens n'est pas objectif.

Ceci étant admis, il en découle que chacun de nous est une *source de sens* originale, autonome et responsable. *L'originalité* n'a pas besoin d'être démontrée puisqu'il est évident qu'il n'existe pas deux êtres humains identiques, aussi bien dans ce qu'ils sont effectivement que dans leur potentiel. Selon Thomas d'Aquin, il existerait même autant de différences entre les individus humains qu'entre les espèces animales ! Nous sommes certes des sources de sens *autonomes* puisque le sens n'est pas objectif et ne peut donc être trouvé nulle part ailleurs qu'en nous-mêmes. Mais, de nouveau, la forme de notre corps, la culture qui nous a nourri et l'histoire de nos rencontres conditionnent fortement cette autonomie. En conséquence, l'autonomie ne signifie pas la liberté absolue (que nous rencontrerons plus bas) ni la neutralité parfaite de l'indétermination. Nos capacités d'interprétation, c'est-à-dire de production de sens, sont conditionnées, mais elles ne sont pas entièrement déterminées : nous avons la possibilité d'élargir notre univers de sens par toutes sortes d'apprentissages. C'est cette capacité d'apprendre, et non pas un libre arbitre absolu, qui fonde notre *responsabilité* vis-à-vis de notre production de sens.

Du point de vue d'une pensée du social, cela signifie que chacun d'entre nous représente une idée originale de la société et qu'il constitue même, par l'exemple qu'il donne, par les messages qu'il propage chaque fois qu'il agit, un centre actif de diffusion de son idée de la société (ce que les auto-médias dans le cyberspace affichent particulièrement bien). Si chacun manifeste, par ses pensées, ses paroles et ses actes, une virtualité de totalité sociale, la société actuelle résulte d'une conversation entre ces virtualités. Nous verrons par la suite que, dans la perspective de l'intelligence collective, cette conversation peut prendre la forme d'une négociation pacifique, d'une traduction mutuelle et même d'un enveloppement réciproque. On aura compris que je présente ici une manière de concevoir la société assez différente de celle qui passe par les concepts de détermination, de catégories sociales, d'oppression et de lutte. Ici, les concepts centraux sont ceux de singularités interconnectées, de création distribuée, de virtualité, de conversation et d'intelligence collective. Ces concepts ne nient absolument pas la souffrance et les innombrables tragédies qui constituent la matière de l'existence humaine, ils visent à leur donner un autre sens, et cela notamment en faisant un appel plus pressant à notre responsabilité que les concepts habituels de la sociologie. Souvenons-nous que le sens n'a rien d'objectif... Notre vision de la société contribue à produire la société telle qu'elle est...

Une fois reconnu le fait que les autres, qu'il s'agisse de groupes ou d'individus, sont des sources de sens autonomes qui ne "pensent pas comme nous", qui agissent dans des univers de signification et des mondes pratiques différents des nôtres, comment entrer en contact avec eux ? Comment nouer le dialogue ?

Le problème est d'autant plus délicat que l'autre ne se contente généralement pas de donner des réponses différentes des nôtres à certaines questions communes : il se pose d'autres questions, dont nous ne comprenons généralement pas la pertinence. Les autres peuples ne sont pas des peuples différents à l'intérieur de notre idée de ce que c'est que d'être un peuple en général - même différent du nôtre - ils sont différents parce qu'ils ont une autre idée de ce que c'est que d'être un peuple. Les religions ne sont pas étranges parce qu'elles seraient des religions différentes de la nôtre, appartenant cependant à l'ensemble bien balisé des "religions". Non, elles sont étranges parce que chacune d'elle irradie par sa manière d'être une définition de ce qu'est une religion tout à fait différente de la nôtre. Et il en est de même pour ce qui est du savoir : non pas un savoir simplement différent, une "autre discipline", mais un genre de savoir "autre", répondant à d'autres critères, d'autres questions, d'autres pratiques, fait pour survivre dans d'autres univers. C'est précisément à cause de cette altérité radicale que les notions de tort et de raison, de vrai ou de faux, sont bien souvent de peu d'utilité dans les conversations : les interlocuteurs ne jouent pas aux mêmes jeux, ne partagent pas les mêmes mondes. Si l'on admet que le dialogue doit réussir à nouer deux jeux de langage, deux univers de sens différents, il doit donc se situer au-delà du vrai et du faux.

On conviendra que ni le mépris ou la disqualification de l'autre, ni d'ailleurs son imitation, ne constituent des contributions positives à l'intelligence collective. Commençons par le mépris. Chacun doit assumer pleinement l'autonomie de sa production de sens. Mais il doit aussi, et dans le même temps, reconnaître à l'autre la même autonomie. Toutes les visions du monde "pleinement habitées" par la conscience, les manières de vivre honnêtes, qui acceptent de payer le prix de leurs paroles et de leurs actes, doivent pouvoir se comprendre mutuellement et s'accepter les unes les autres. Voilà la véritable signification du dialogue humain : faire le pari que l'autre est responsable du monde qu'il choisit de créer par sa manière de faire sens. Cette altérité, que je suis tenté de juger insupportable parce qu'elle ne me ressemble pas, se trouve irradiier pourtant un monde humain complet, elle est une source de sens intégrale. C'est pourquoi je dois surmonter le recul devant l'autre et découvrir "de l'intérieur", combien son point de vue est intéressant.

L'imitation constitue une attitude fort courante et tout aussi stérile que le mépris. En effet, nous avons vu plus haut que les individus ne sont pas absolument libres mais que, bien qu'ils soient conditionnés, ils sont capables d'apprendre, et donc de modifier partiellement leur production de sens. Ils ne jouissent donc que d'une liberté *relative*. La liberté *absolue*, ou "grande liberté" ne se trouve pas à l'échelle de l'individu mais à celle de l'évolution cosmique, biologique et culturelle dans

son ensemble, qui ne cesse d'incarner de nouvelles manières de faire sens, explorant indéfiniment l'espace de la signification. De ce point de vue, l'autre me présente un des visages de la grande liberté. C'est ce qui fonde le respect que j'ai pour lui et notre proximité essentielle : nous sommes, lui et moi, deux moments, deux gouttes de conscience de la même liberté absolue. Mais cela ne signifie pas pour autant que je doive adhérer complètement à son monde. J'ai ma vision originale. Je suis, moi aussi, un visage de la liberté parmi des milliards et des milliards d'univers de sens, tous différents les uns des autres. Si je renonçais à mon originalité en imitant, je diminuerai la puissance de la grande liberté. Je ne contribuerais pas à l'intelligence collective. De manière symétrique, on pourrait même soutenir que plus je me rends *inimitable*, et plus je contribue à l'intelligence collective. On voit que l'idéal de l'intelligence collective tend vers celui d'une société d'artistes qui s'apprécient et s'inspirent mutuellement sans pourtant s'imiter.

Des hommes assis autour du feu exposent leur point de vue à tour de rôle. Personne n'essaye de contredire ni de convaincre personne. Chacun essaye d'exprimer honnêtement ce qu'il pense et d'écouter les autres le plus attentivement possible. Au fur et à mesure que les tours de parole se succèdent, l'écoute et l'exposition font évoluer les esprits. Mais ce changement ne converge pas nécessairement vers un seul point de vue. Le dialogue n'a pas pour effet de déplacer des "positions" mais plutôt d'aider chacun à inclure dans son point de vue - ou dans sa position - la connaissance, au moins partielle, du point de vue des autres. Pendant que le dialogue se déroule, la vision de chacun implique progressivement la compréhension de plus en plus profonde que les autres ont - ou sont - d'autres points de vue. La parole tourne dans le cercle jusqu'à ce qu'émerge un nouvel ordre. Le résultat du dialogue consiste en un monde plus riche, puisque chacune de ses unités est devenue plus diverse en elle-même et plus entrelacée aux autres par les liens de la connaissance. Non seulement le monde collectif est devenu plus complexe, plus noué sur lui-même, mais il est aussi plus uni et ordonné puisque chacun des points de vue qui le compose implique l'existence des autres, tissant ainsi *l'intercompréhension*. Après cela, que les responsables prennent leurs décisions. Mais ils le feront désormais dans ce monde nouveau de l'implication réciproque et du reflet mutuel des singularités et non plus dans le monde simpliste, en noir et blanc, qui précédait le dialogue.

Chacun de nous est une voix différente. Mais nous pouvons composer nos chansons de telle sorte qu'elles s'enroulent les unes dans les autres de manière "harmonieuse". Le jeu de l'intelligence collective consiste à inventer sans cesse de nouvelles sortes d'harmonies, toujours mieux capables d'envelopper le chaos...

Malgré ses prétentions à l'organicité, Hegel concevait la vie de l'esprit comme une dialectique un peu mécanique : le continuel mouvement d'un esprit qui nie ce qu'il vient de penser pour pouvoir penser plus loin. Mais la vie de l'esprit n'est pas un monologue maniaque possédé par la négation. C'est un dialogue foisonnant, un multilogue où les pensées se rencontrent, s'interrompent, se traduisent, se réfractent les unes dans les autres et repartent pour de nouvelles aventures. La vie de l'esprit ressemble à l'évolution d'une jungle étrange où les pensées se nouent en tresses plus ou moins compliquées puis se dénouent pour aller porter ailleurs la mémoire de leurs rencontres. Ce n'est pas une spirale simpliste montant vers l'esprit conscient de soi et repassant de façon répétitive par les étapes du particulier, de l'universel et du singulier. Le vrai dialogue ne consiste pas en échange d'arguments, de contre-arguments et d'objections autour d'une thèse et d'une anti-thèse et culminant finalement dans une synthèse. Il organise la traduction mutuelle de pensées vivantes, jamais définitives. Il provoque la rencontre d'esprits ouverts qui aspirent à s'impliquer réciproquement sur la base de leur humanité commune. La vie de l'esprit est exactement aussi complexe que l'ensemble des représentations, des pensées et des affects qui interagissent et s'échangent dans le système global de l'intelligence collective.

Pour Hegel, et pour sa descendance marxiste, la marque de l'esprit est la négation. Même "matérielle" la dialectique reste négative. Pourtant ce n'est pas la négation qui se tient à l'origine de la fécondité infinie de l'esprit. Avant que surgisse la proposition - sa négation ou son affirmation, sa vérité ou son erreur - il faut qu'une *question* ait été posée. La question se situe en amont de la

négarion. L'esprit qui dit non est déjà dépendant. Seul l'esprit qui interroge entre courageusement en contact avec sa propre ignorance, avec l'inconnu, avec l'autre. En posant une question, nous ouvrons un espace inexploré dans l'univers du sens, nous creusons un vide dans la plénitude de l'existence rassurante et confirmée. La question ouvre un processus d'apprentissage. Pour ce qui nous intéresse ici, *la question posée à l'autre*, qu'elle soit implicite ou explicite, bavarde ou muette, est le fondement de l'art du dialogue. On ne peut apprendre de l'autre sans curiosité, sans question. La dynamique dialoguante de l'intelligence collective est donc interrogative. Et la réponse à la question sera la plupart du temps une *histoire*, c'est-à-dire une manière de faire sens. Chaque nouvelle question fait rejaillir et buissonner cette histoire, cette mémoire, et permet de la réinterpréter autrement. Les histoires s'entrecroisent et se développent en s'interrogeant mutuellement. Questions, dialogues et récits n'existent que dans l'univers du langage. Se renvoyant les uns aux autres, leur dialectique produit l'intelligence collective de l'espèce humaine. (Les animaux communiquent mais ils ne posent pas de questions, ne racontent pas d'histoires et n'entremêlent pas leurs esprits dans le dialogue).

Ni indifférence polie, ni mépris, ni imitation, ni argumentation visant à prouver qu'on a "raison", ni effort pour faire accoucher l'autre d'une vérité "universelle" (comme le dialogue platonicien), ni monologue de l'esprit absolu dépassant successivement tous ses mouvements partiels (comme la dialectique hégélienne), l'art du dialogue ouvert consiste, pour chacun, à enrichir son monde en y intégrant les autres comme producteurs de sens autonomes et à engendrer ainsi un monde commun plus riche. De cette manière, les intelligences différentes se *comprennent* - au sens cognitif et topologique - elles se reflètent mutuellement et se multiplient les unes par les autres, et cela d'autant plus que chacun joue délibérément le méta-jeu de l'intelligence collective.

Chacun s'imagine que sa réalité est la réalité alors que la réalité entrelace toutes les réalités. L'art du dialogue traduit et implique réciproquement les réalités particulières. C'est l'art d'aller vers l'autre, non celui de le contredire. Nous ne sommes ni des personnes du même camp, homogènes et comparables, ni des gens de camps opposés, condamnés à l'inimitié. Nous sommes des esprits en contact, des âmes, des étincelles de vie, des mondes différents qui se rencontrent, s'échangent de la mémoire, des symboles et des marques d'intérêt en entrecroisant leurs lignes de sens. Entre deux infinis, il n'y a ni victoires ni défaites, mais seulement de l'ignorance ou de l'amour.

Du milieu même de notre expérience surgissent d'autres mondes, d'autres centres d'intelligence qui sont tissés, eux aussi, du fil translucide de la pensée et peuvent également rencontrer en leur sein d'autres subjectivités-mondes. Ce reflet indéfiniment multiplié des intelligences entre elles, cette implication réciproque étend l'univers commun, *le monde des idées* où se révèle, tandis que croît l'intelligence collective, une réalité de plus en plus vaste, dans toutes les dimensions de l'esprit.

## Le texte sacré de l'esprit humain

Dans la tradition mystique juive, chaque lettre de la Tora porte virtuellement une infinité de sens. Si l'on justifie cette proposition par le fait que Dieu serait l'auteur de la Tora (les cinq premiers livres de l'Ancien Testament) on ne donne pas vraiment d'explication mais on se contente de dire la même chose avec d'autres mots, puisque Dieu est une source de sens infinie. Pourquoi chaque lettre contient-elle une infinité de sens ? Le véritable infini, l'infini créateur, pourrait être appelé une *fécondité* infinie. Or, ce qui crée la signification des lettres, ce sont les questions qu'on leur pose. Chaque nouvelle signification surgit en réponse à une *question* et il existe un espace infini de questions possibles. Un espace que nous n'avons jamais fini d'explorer. Mais cela n'est-il pas vrai de n'importe quel phénomène, événement ou message ? Pour qui navigue dans le cyberspace, ce sont aussi les questions, de manière très concrète (cliquer ici ou là, interroger un moteur de recherche, poser une question dans un groupe de discussion), qui font surgir la connaissance.

Pourquoi donc ne lire l'infini que dans un texte révélé ou sacré ? Parce que ce texte contient précisément une promesse si puissante de fécondité infinie que cette prophétie est devenue auto-réalisatrice. L'imprimerie à caractère mobile a été inventée pour multiplier la Bible. Et c'est ainsi qu'a fleuri en quelques siècles la bibliothèque universelle. Grâce à l'imprimerie, la petite encyclopédie portative qu'était la Bible s'est épanouie en une immense bibliothèque aux millions de volumes de droit, de science et de littérature. Le caractère du manuscrit était sacré parce qu'il était en quelque sorte la graine sèche, la virtualité de sens infiniment concentrée qui a commencé à s'épanouir avec le caractère mobile de l'imprimerie. Le caractère sacré portait en germe l'alphabétisation et l'imprimerie d'où rayonnent les Lumières, la science moderne et les droits de l'homme. Mais le destin de la lettre alphabétique ne s'arrête pas au caractère mobile. L'hyperbibliothèque du World Wide Web a été inventée pour multiplier la bibliothèque. Le caractère virtuel succède au caractère mobile. Tous les produits de la culture forment désormais un seul et unique hypertexte, une écologie des idées, une sphère du langage vivant qui réunira bientôt tous les humains dans son expansion vertigineuse.

A l'époque du manuscrit, l'intelligence collective se déployait dans le temps, les herméneutes secrétaient le Commentaire en dialoguant d'un siècle à l'autre. Les pieds de la connaissance se sont alors mis en mouvement : le questionnement infini.

A l'époque de l'imprimerie, la communauté scientifique invente l'intelligence collective simultanée : tous ses membres tiennent compte des découvertes des autres, refusent les arguments d'autorité, ne cachent rien de leurs procédés (reproductibilité des expériences) et se doivent d'être originaux tout en intéressant les autres. Le tronc et les bras de la connaissance se sont alors affermis : le cycle infini de la théorie et de l'expérience qui a transformé le monde depuis le 16<sup>e</sup> siècle.

A l'époque du cyberspace, l'ensemble de la société humaine participe à l'intelligence collective. C'est l'économie de l'information. La production de connaissances fuse en temps réel. L'apprentissage permanent mobilise continuellement les esprits et leurs communautés virtuelles en coopération compétitive. La tête de la connaissance vient alors achever interminablement le corps du savoir humain : la vision directe d'une réalité infinie. Des webcam partout distribuées aux images issues des satellites, des radiotélescopes, des microscopes électroniques ou des scanners, tout se voit de n'importe où. Plus elle pratique l'interconnexion et l'intelligence collective et plus l'humanité se connaît elle-même directement, sans passer ni par des théories sur l'autre ni par la médiation de pouvoirs partiels. Mais cette réalité dont le cyberspace permet la vision directe, loin d'être plate et finie, se creuse et se complexifie continuellement suivant le perfectionnement des instruments et l'invention de nouvelles questions.

Croissance de l'esprit humain : la Bible, d'où germe la bibliothèque, sur laquelle fleurit l'hyperbibliothèque. L'économie de l'information vient de la science, qui découle de la religion. Chaque nouvelle étape contient la précédente comme son noyau secret.

	<i>Degrés de sublimation de l'écriture</i>	<i>Porteurs de l'intelligence collective</i>	<i>Moments du processus de connaissance</i>
<b><i>Fruits</i></b>	Caractères virtuels = Noosphère	Humanité = Intelligence collective dans l'économie de l'information	Vision directe = Réalité infinie
<b><i>Tronc</i></b>	Caractères mobiles = diffusion des lumières	Communauté scientifique = Intelligence collective simultanée	Expérience-Théorie = Recherche infinie

<i>Racines</i>	Caractères sacrés = graines du sens	Herméneutes = intelligence collective dans le temps	Interprétation = Questionnement infini
----------------	---	--	--

L'alphabet, système d'écriture abstrait qui ne note que le son, fut inventé en même temps que le monothéisme interdisant la représentation. En un sens, le Dieu unique *est* l'alphabet, la fécondité infinie de l'alphabet qui s'épanouit aujourd'hui dans l'hypertexte planétaire du Web. Mais il serait juste d'ajouter que le cyberspace vient aussi d'une autre technique d'écriture, celle des nombres, et plus particulièrement de l'invention du zéro. Il a fallu que le Moyen-Orient invente l'Un (qui comprend le Multiple) avec l'alphabet et que l'Inde découvre le Zéro en méditant sur le Vide pour que l'esprit humain s'unisse à lui-même dans la noosphère. Zéro, Un. L'Orient et l'Occident. La liberté intérieure et la liberté extérieure devaient se rejoindre pour permettre l'envol de l'esprit humain.

Comme les juifs sont les premiers à s'être transformés en communauté virtuelle, habitant l'hypertexte talmudique au lieu d'un territoire réel, peut-être la sagesse du peuple de la mémoire peut-elle nous aider à mieux aborder les temps qui viennent. L'étude de la Tora, qu'un juif est censé pratiquer jour et nuit, n'est autre qu'une méditation sur la justice. Le sage, dans le judaïsme, est appelé "le juste". Pour former des gens qui jugent sagement, l'enseignement traditionnel fait naviguer les étudiants dans un immense hypertexte, fruit du dialogue des rabbins qui s'interrogent entre eux et émettent une multitude d'avis souvent contradictoires. Ici, l'établissement d'un lien inattendu est perçu comme une bonne chose et de nouvelles questions font voir de nouveaux aspects des problèmes.

Par contraste, la rhétorique de l'antiquité gréco-romaine ne visait pas à former des justes mais des avocats, aussi habiles à accuser le parti adverse qu'à défendre leur propre camp. Les arguments logiques, les preuves factuelles, la manipulation psychologique et l'appel aux lieux communs visent tous à l'emporter sur l'ennemi. Au lieu d'apprendre à (se) poser des questions, on s'exerce aux réponses imparables.

La cyberculture - ses communautés virtuelles, ses courriers électroniques et ses liens hypertextes - réclame des personnes entraînées au dialogue sincère et à l'entremêlement des pensées, plutôt que des individus formés à la manipulation persuasive. Quittons donc cette culture raisonneuse de partisans et d'accusateurs pour ouvrir la voie à une génération de justes.

Le grand hypertexte en expansion du web manifeste l'interdépendance des êtres humains. Bientôt, nous aurons tous notre site personnel, et ces sites se rejoindront par des millions de liens. Pourrions-nous encore penser par "catégories" qui nous divisent ? Ne serons nous pas habitués bientôt à percevoir les *liens*, c'est-à-dire à considérer ce milieu vivant de l'esprit et du langage qui nous relie ? Selon la pensée par lien, une personne, au lieu d'être membre d'une catégorie ou d'illustrer un type, s'identifie à tout ce qui constitue son site, ainsi qu'aux liens innombrables qui en rayonnent et qui en partent.

Déjà, ce qui ouvre les chemins dans l'immense pelote incirconscribable de la culture et de la société humaine, ce sont des questions. Dans le cyberspace, comme dans la vie, si nous ne posons pas de questions aux moteurs de recherche ou à nos partenaires des listes de discussion, si nous ne cliquons pas ici ou là, nous n'allons nulle part et nous n'apprenons rien, ou bien nous tournons toujours dans les mêmes cercles. La question anime l'hypertexte, elle le fait se réveiller de son néant et s'étendre indéfiniment. S'il n'y avait pas de questions, toutes les réponses resteraient "lettre morte". Nous produisons, en naviguant dans l'univers du sens, la réalité qui répond à nos questions : la voix fraternelle de nos semblables. Nous sommes les lettres vives, lumineuses, qui dialoguons à l'infini dans le texte sacré de l'esprit humain.

---

[1] Pages 615-621 de l'Édition de la Pléiades des Œuvres complètes de Blaise Pascal.

[2] Le terme de "personnage conceptuel" est emprunté à Deleuze et Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Minuit, Paris, 1991.

---

© **Intervir** 2001-2002.